

Prénoms et identité culturelle dans *Hôtel Saint-Georges* de Rachid Boudjedra

First names and cultural identity in *Hôtel Saint-Georges* by Rachid Boudjedra

Naima MERDJI¹ 

Université de Abdelhamid Ibn Badis, Mostaganem / ALGÉRIE
merdjinaima@gmail.com

Mekia BENNAMA² 

Université de Abdelhamid Ibn Badis, Mostaganem / ALGÉRIE
bennama.me@gmail.com

Reçu: 26/05/2024,

Accepté: 27/07/2024,

Publié: 10/12/2024

Résumé

Le roman *Hôtel Saint-Georges* de Rachid Boudjedra offre, à travers une narration polyphonique, une vision complexe d'une Algérie en proie à la violence. La fiction se déroule pendant la décennie noire mettant en scène la Mémoire avec un retour vers la guerre de libération. Douze personnages, formant trois générations, donnent leur perspective sur l'histoire. Sidi Mohammed représente cette première génération, la deuxième est celle de ses enfants Rac, Zigoto, Nabila et Yasmina et celle de Hamid, Kader, Mic et Jean. Quant à la dernière, elle est représentée par Leila, Kamel et Jeanne. Outre la langue qui constitue un marqueur d'identité ostensible, les prénoms des personnages-narrateurs reflètent-ils assurément leurs différences culturelles et sociales ? Des réseaux relationnels s'installent entre ces personnages illustrant ainsi la perception de l'altérité.

Mots clés : Prénoms - identité - culture - Altérité - Boudjedra

Abstract

Rachid Boudjedra's novel *Hôtel Saint-Georges* offers a complex vision of a violent Algeria through a polyphonic narrative. The fiction takes place during the black decade staging Memory with a return to the war of liberation. Twelve characters, forming three generations, give their perspective on the story. Sidi Mohammed represents this first generation, the second is that of his children Rac, Zigoto, Nabila and Yasmina and that of Hamid, Kader, Mic and Jean. The latter is represented by Leila, Kamel and Jeanne. Apart from the language that constitutes an ostensible marker of identity, do the names of the narrators certainly reflect their cultural and social differences? Relational networks are established between these characters thus illustrating the perception of otherness.

Keywords : First names - identity - culture - Otherness - Boudjedra

* Auteur correspondant : Naima MERDJI

Langues & Cultures / © 2024 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

Rachid Boudjedra est un écrivain algérien d'expression française. Sa fiction recrée le tableau d'une époque, celle d'une Algérie en proie à la violence. La Mémoire est mise en scène avec un retour vers la guerre d'Algérie. Il s'agit d'un roman polyphonique dont chaque voix, — une par chapitre — raconte la même histoire narrée selon un point de vue distinct.

Chacun raconte sa perception du monde, intégrant l'Histoire avec un grand H, liant le colonisé au colonisateur, mais aussi la femme à l'homme. Deux cultures, deux langues, deux générations, voire trois partageant la même Histoire. Des voix qui crient la marginalisation, l'injustice, la douleur, la trahison et l'impuissance.

L'auteur, issu d'une famille bourgeoise s'exprime dans la langue de son éducation : la langue de l'Autre, miroir d'une identité culturelle. Rachid Boudjedra écrit non seulement en français mais aussi en arabe et traduit lui-même certains de ses romans initialement écrits en français. Il participe activement en 1959 à la lutte contre la colonisation française. Blessé, il quitte l'Algérie pour représenter le FLN¹ à l'étranger. Après l'indépendance, sa situation est assez ambiguë : bien qu'il ait occupé des postes (représentant du FLN en Espagne, Conseiller au ministère de la culture, scénariste du film remarqué, *Chronique des années de braise*, Palme d'or du festival de Cannes, 1975), les autorités l'entourent longtemps d'une suspicion tantôt sourde tantôt active. En effet, ses opinions religieuses jugées dissidentes dérangent ; en outre, la virulence du ton ainsi que les thématiques de ses romans (sexualité, critique du patriarcat, de la bureaucratie) le désignent comme une sorte de rebelle, transgresseur de tabous, en particulier dans *La répudiation* (1969) et *L'insolation* (1972), tous deux censurés en Algérie à leur parution.

L'écrivain algérien a été dans la nécessité de s'approprier la langue du colonisateur afin de «s'affirmer en tant qu'entité culturelle, pour témoigner de sa condition de peuple colonisé, d'écrire et de décrire son vécu, tout simplement résister» (BENDJELID, 49 : 2012). Même si la langue demeure chargée de valeurs exogènes, auteurs et autrices algériens s'en saisissent en la subvertissant afin de légitimer leur existence d'individus libres, dotés d'une culture particulière. L'opposition entre culture nationale et culture coloniale, commence dans l'œuvre de Rachid Boudjedra par les prénoms des personnages-narrateurs qui recouvrent cette différence culturelle. De ce fait, nous nous demandons comment les prénoms des personnages-narrateurs dans *Hôtel Saint Georges* peuvent-ils déterminer une identité culturelle ? Ou encore les prénoms en question dans ce roman définissent-ils à eux seuls une identité culturelle ?

Dès le titre, l'aventure des prénoms s'annonce avec celui de "Georges", associé à "Saint" qui introduit un aspect théologique, voire historique à la narration. Siguret nous présente dans son article cette figure héroïque du XII^e siècle :

«Une longue tradition venue du Moyen Orient et soutenue par les croisés au XII^e siècle, avait fait de saint Georges le modèle du chevalier chrétien, défenseur de la foi et de la vertu héroïque ; il devint patron des armées, des villes, des peuples, des ordres militaires.» (SIGURET, 13 : 1993)

Cette personnalité avec le prénom Georges représente selon la culture des français le patron des armées, de l'ordre, des villes et des peuples. Une représentation qui marque la dominance non

¹ Front de Libération Nationale.

seulement du territoire mais aussi de la culture, l'image par excellence de la colonisation personnalisée avec le prénom du Saint Georges.

Le nom de l'hôtel ne perdure pas après l'indépendance, il s'efface avec la culture française. L'hôtel prend le nom de "El Djazair"² relevant de la culture algérienne. Ce nom signifie l'Algérie en arabe. Malgré ce changement de dénomination, ce lieu continue d'être désigné hôtel Saint-Georges.

1. L'histoire et l'Histoire dans *Hôtel Saint-Georges* de Rachid Boudjedra

Le roman *Hôtel Saint-Georges* raconte l'histoire d'un Français, Jean, un ébéniste qui se retrouve à fabriquer des cercueils en Algérie pour les soldats français morts lors de la guerre de libération. Il y passe trois ans, mais c'est toute sa vie qui change après cette période. Silencieux, il ne parle jamais de son expérience en Algérie à sa famille.

Avant sa mort, il demande à sa fille, Jeanne, d'aller visiter l'Algérie, puisqu'il voulait qu'elle voie le pays qui avait changé sa vie. Le roman résulte des réseaux de paroles créés entre personnages : Jean, Jeanne sa fille, Nabila une étudiante barmaid à l'hôtel Saint-Georges, Rac que Jeanne avait rencontré à Paris, puis s'ouvre aux membres de la famille de Rac : Sidi Mohammed, ses enfants et petits-enfants (Rac, Zigoto, Nabila, Yasmina, Kamel, Leïla), Hamid, le mari de Yasmina, Mic, l'épouse française de Rac et enfin Kader, harki, installé en France après l'indépendance. Les personnages-narrateurs, Français et Algériens, prennent la parole à tour de rôle pour témoigner des liens forts qui se sont tissés entre les deux peuples à la suite de la colonisation de l'Algérie. Cette dernière affecte plusieurs générations.

Ces personnages-narrateurs sont dans l'ensemble cultivés, aisés, respectés et ont un statut honorable tant au sein de leur famille que dans la société. Un échantillon d'Algériens qui ne représente en rien la population algérienne, qui connaît la misère, l'illettrisme et le chômage. La narration suppose une voix, voire plusieurs. Et dans cette histoire, nous en comptons douze.

Certains personnages-narrateurs ressassent le passé colonial, dont le lien reste très fort, d'autres exposent un présent lié à la décennie noire aussi douloureux que le passé colonial. Certains expriment leur haine et d'autres leur compassion. Certains prennent la parole et d'autres préfèrent garder le silence.

Le schéma des voix narratives décrit tous les personnages du roman de Rachid Boudjedra. Outre les personnages secondaires, douze personnages principaux prenant la parole à tour de rôle, se trouvent aussi sur ce schéma. Des liens familiaux et d'autres d'amitiés se tissent entre eux à travers un demi-siècle. Ce schéma présente trois générations dont les prénoms varient entre deux cultures : française et algérienne. Le choix des prénoms peut parfois être révélateur non seulement d'une culture mais aussi d'une personnalité ou d'un caractère symbolisant un trait particulier qui caractérise le personnage.

² <https://urlz.fr/qhIv> consulté le 9 avril 2024.

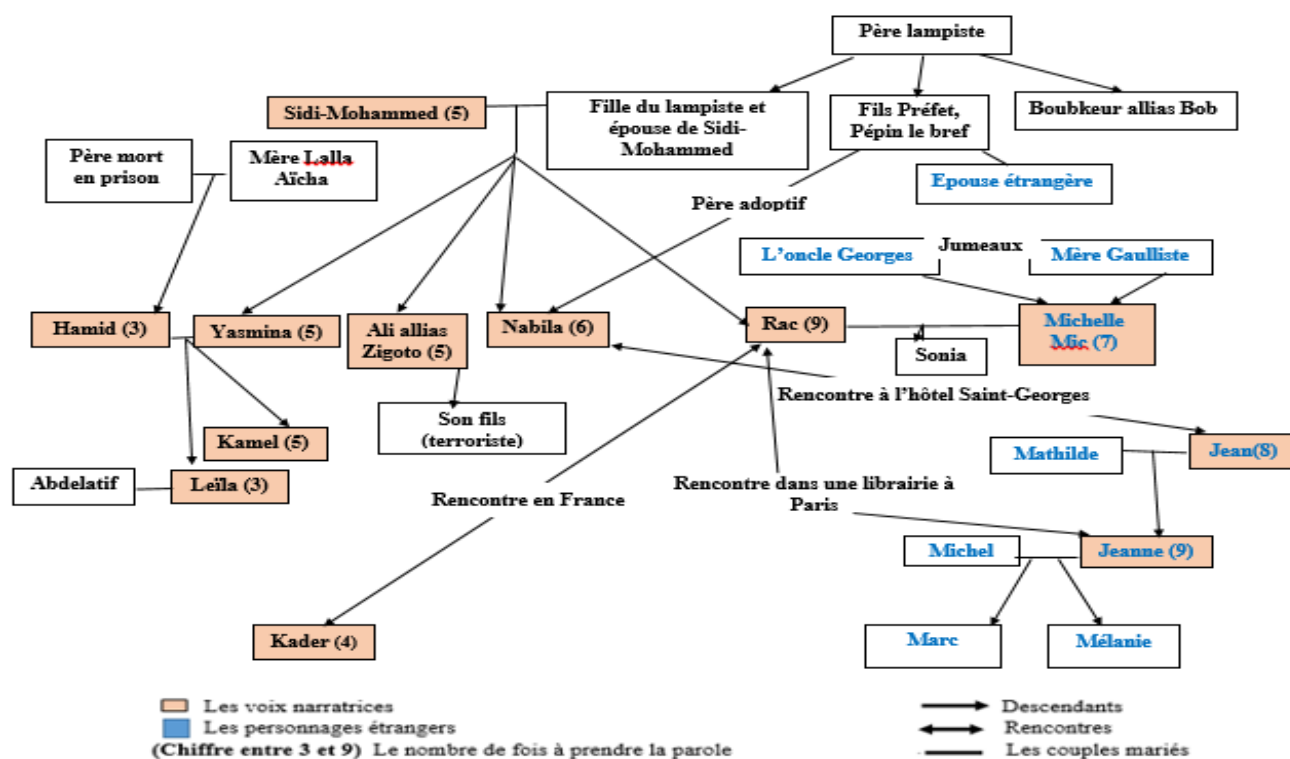


Figure : Schéma des voix narratives dans *Hôtel Saint-Georges*

Ce schéma nous aide à situer tous les personnages, principaux soient-ils ou secondaires, dans leur contexte relationnel. Il précise les différentes générations, les lieux de rencontres et le type de relation qui existe entre chacun. Il indique aussi qui sont les voix narratives et détermine le nombre de fois où la parole a été prise.

2. Personnages-narrateurs

Le personnage, en général, est défini dans le *Dictionnaire fondamental du français littéraire* comme «un être de fiction qui met en scène une œuvre littéraire.» (FOREST et CONIO, 315 : 2005). Quant à Philippe HAMON, il introduit le personnage comme un signe doté d'un signifiant et d'un signifié et affirme que :

«La détermination de l' "information" du personnage, représenté sur la scène du texte par un nom propre et ses substituts, se fait en général progressivement. La première apparition d'un nom propre (non historique) introduit dans le texte une sorte de "blanc" sémantique [...] Ainsi le prénom, à la différence du nom propre, est déjà porteur d'information sur le sexe du personnage (André / Andrée) voire sur sa nationalité (Marius – Natacha – John).» (HAMON, 98 : 2024)

Le prénom d'un personnage révèle des informations aussi bien ethniques que culturelles sur le protagoniste. Ces informations comblent le «blanc sémantique» du personnage en rapport avec le genre (mâle ou femelle), la nationalité (algérien ou français). Le choix des noms, des prénoms, voire des surnoms par les auteurs peut être utilisé pour transmettre des informations subtiles aux lecteurs dès le début d'un texte. En d'autres termes «Donner ou employer un nom est pourtant un processus culturel» (VAXELAIRE, 313 : 2009)

Les noms propres en général et les prénoms en particulier expriment les différences culturelles et sociales. Certains prénoms peuvent avoir des origines spécifiques relevant des significations particulières. Les prénoms des personnages liés au passé colonial pourraient différer de ceux des personnages représentant la génération actuelle. Les prénoms agissent comme des marqueurs culturels.

Il est important de signaler d'abord l'importance du nombre de personnages qui relatent les faits. Douze personnages-narrateurs racontent une seule histoire, celle d'un pays au centre de deux tourments : la colonisation et la décennie noire en Algérie. Le chiffre douze symbolise généralement la fin d'un cycle. Douze comme les douze mois d'une année, comme les douze signes du zodiaque, mais aussi comme les douze apôtres qui accompagnent Jésus, les douze fils de Jacob qui créent les douze tribus d'Israël. Dans la religion musulmane, ce chiffre correspond chez les chiites aux douze imams, successeurs du prophète Mohammed (pbDsl³). Dans la mythologie grecque, ce chiffre fait référence aux douze Titans, fils de Gaïa et Ouranos mais aussi aux douze travaux du héros Héraclès.

Douze personnages-narrateurs s'unissent à travers la narration de l'Algérie. Ils se complètent pour relater leurs joies et leurs peines, leurs réussites et leurs échecs, leurs unions et leurs désunions. Le chemin de ces douze personnages-narrateurs se croise au fil du temps les liant d'une amitié sincère quand ils ne sont pas membres de la même famille. Cet attachement entre les douze personnages-narrateurs annonce, telle une mosaïque, le même récit où chaque fragment complète l'autre pour la création d'une seule histoire.

Le tableau ci-dessous présente tous les personnages-narrateurs du roman *Hôtel Saint Georges*. Les prénoms algériens apparaissent en vert et ceux des français en bleu. Il y figure aussi des surnoms qui n'appartiennent à aucune culture tels que Rac et Mic, tout comme le surnom Zigoto qui représente, telle que le démontre sa définition, «*un personnage inquiétant, bizarre, extraordinaire et qui cherche à épater*». (Larousse, n.d.). Le tableau introduit l'ensemble de ces personnages-narrateurs, indiquant la relation qui les unit et le nombre de fois où ils prennent la parole. Prendre plus de liberté dans une discussion détermine la domination de l'un sur l'autre et révèle l'importance du sujet parlant. Même le silence est considéré comme une forme de discours signalant la place du personnage.

³ Paix et bénédiction de Dieu sur lui.

Les Algériens					Les Français	
Sidi Mohammed (père) 5 Fois	Rac (fils) 9 fois	Michelle alias Mic (L'épouse de Rac) 7 fois		Kader (Harki) 4 fois	Jean (père) 8 Fois	Jeanne (fille) 9 fois
	Ali alias Zigoto (fils) 5 Fois					
	Nabila (fille) 6 Fois					
	Yasmina (fille) 5 Fois	Hamid (l'époux de Yasmina) 3 fois	Kamel (Petit-fils) 5 fois			
			Leila (petite-fille) 3 fois			

Tableau : Situation discursive des personnages-narrateurs

Les personnages-narrateurs sont répartis au nombre de douze, dont dix sont algériens et deux sont français. Les algériens sont Sidi Mohammed et ses enfants : Rac, qui fort possible, est le surnom de Rachid, Ali alias Zigoto, Nabila et Yasmina. Cette dernière, mariée à Hamid, a deux enfants : Leila et Kamel. Michelle alias Mic est l'épouse de Rac. Française devenue algérienne par les liens du mariage, elle est supposément une pied-noir, cependant cette information demeure ambiguë. Enfin, le dernier personnage-narrateur algérien est Kader, un Harki vivant en France. Quant aux personnages-narrateurs français, on n'en compte que deux, un père et sa fille (Jean et Jeanne).

Le personnage de Sidi Mohammed, même s'il ne s'est exprimé que cinq fois dans cette histoire, demeure la personne la plus respectée de par son âge, sa situation financière et sa sérénité d'esprit. Sans rancune, il ne considère pas Jean comme un ennemi et s'apitoie sur son sort : «je ne sais pas qui de la fille ou du père me fait le plus de la peine» (Boujedra, 39 : 2007). Son prénom Mohammed associé à Sidi indique son rang à savoir un seigneur, un maître, généralement c'est un titre de respect très exploité par les nord-africains. La dénomination Sidi Mohammed est une sorte de reflet de Saint-Georges. Les deux présentent un même référent, celui de la sainteté et du seigneur. Ils rassemblent les gens autour d'eux. Quand Sidi Mohammed réunit sa famille autour de lui en tant que patriarche, Saint-Georges regroupe les clients dans cet hôtel algérois. Ali, Rachid, Yasmina et Nabila sont les enfants de Sidi Mohammed dont les prénoms introduisent leur appartenance culturelle. Tout comme Hamid, Leila et Kamel, les prénoms Michelle, Jean et Jeanne, traduisent leur culture dès la nomination.

3. La langue : miroir de l'identité

Les personnages chez Rachid Boudjedra, algériens en l'occurrence, discutent en français avec une infiltration de quelques mots arabes, à l'exception de Kader qui est trahi, non seulement par son physique, mais aussi par sa langue, un mélange d'arabe et de français que l'auteur transcrit fidèlement. Tous les chapitres consacrés à sa prise de parole sont écrits en italique.

Kader est l'exception parce que c'est le seul personnage-narrateur de l'histoire qui ne parle pas un français correct. Son langage est un mélange d'arabe et de français. Ce que l'on peut appeler communément un français cassé. Kader est un Algérien qui tente de devenir français par procuration, mais outre son physique, sa langue le trahit : «*Alors moi ouvrir maison des zabeyes. Beaucoup maisons zabeyes. Ouallah khouya !*» (Boudjedra, 16 : 2007).

La langue avec laquelle s'exprime Kader trahit son appartenance à une certaine culture et marque sa dépendance au colonisateur : «*"Moi muslim ! Pas de vin" [...] "Moi mauvais mislim. Toué beaucoup. Zigouillé beaucoup. Moi pas bon muslim. Mais pas vin. Pas porc. Dégoulasse cochon. Sale. Gros..."*» (Boudjedra, 16/17 : 2007)

Ce personnage illustre une réalité à double tranchant : celle d'un dominé ne pouvant adopter la culture du dominant, mais aussi du dominé qui accepte sa domination. Au sein de la relation interculturelle, l'altérité peut prendre deux formes : la première forme est l'exclusion sociale, la seconde est l'acceptation de l'Autre dans son processus de construction d'une nouvelle identité. C'est ce qui est précisément décrit dans cette citation extraite du *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* «*La langue pratiquée est, aux yeux des individus, l'un des principaux traits définitoires de leur identité ethnique, voire de leur identité personnelle*» (Ferréol et Jucquois, 159 : 2003).

La langue est un moyen de communication et d'expression de soi qui participe largement dans la transmission culturelle à travers la culture, les traditions et les croyances. La langue révèle aussi l'appartenance sociale. Elle donne une perception de l'altérité où les accents, les dialectes et les choix linguistiques peuvent susciter des stéréotypes, des préjugés ou des jugements sur l'origine ethnique, sociale ou géographique d'une personne. Ainsi la langue peut jouer un rôle dans la façon dont les individus se perçoivent eux-mêmes et sont perçus par les autres en termes d'identité ethnique et personnelle.

4. La symbolique des prénoms

La relation entre Jean et Nabila se heurte au mutisme de Jean qui fuit les secrets des autres et refoule les siens. Nabila, une algérienne dont le prénom signifie "noble" en arabe, s'est rapprochée de Jean, pour tenter de s'épancher et pour rechercher son appui, mais celui-ci redoute les confessions. La demande d'écoute de Nabila destinée à surmonter le trauma psychique induit par un inceste se résout donc dans le silence et l'incommunication. Bien qu'ayant subi un inceste, le personnage de Nabila semble porter ce prénom pour refléter un contraste, un cri du cœur, une revendication de noblesse malgré la tragédie vécue.

Le prénom de Yasmina tire son origine de la fleur de Jasmin, il symbolise à la fois la beauté, la pureté mais aussi la féminité. À l'inverse de sa sœur Nabila, Yasmina n'a pas connu l'inceste, elle mène une vie paisible au côté de son époux et protecteur Hamid. Yasmina, contrairement à ses frères et sœur, est la seule qui n'a pas fait d'études après le lycée. C'est elle qui refuse de poursuivre ses études, bien que son père désirait qu'elle en fasse. Elle choisit de se marier, de fonder un foyer et d'élever ses enfants Leïla et Kamel. Ceci dit, si Yasmina donne l'impression d'être libre, son silence exprime le contraire. Sa fille Leïla, par contre, affiche clairement son impuissance devant l'autorité de sa grand-mère, Lalla Aïcha, et l'agressivité de son frère Kamel. La grand-mère paternelle de Leïla la déteste. À juste titre, Leïla se demande si la raison de cette haine ne tient pas du fait qu'elle soit une fille. Cette idée lui vient à l'esprit car la grand-mère favorise Kamel, son frère *«Il était grand. Il était l'aîné – le mâle – pour ma grand-mère toute ma vie»* (Boujedra, 53 : 2007). Une discrimination sexiste au sein de la famille, au sein de la même communauté, au sein d'une société patriarcale.

À l'instar de son prénom qui signifie digne de louanges, glorieux ou celui qui se contente du peu, Hamid est un fils obéissant, un fils à maman dont le mariage est organisé par sa mère, Lalla Aïcha, une femme forte qui sait ce qu'elle veut et qui fait en sorte de l'obtenir. C'est elle qui choisit une femme à son fils Hamid, qui ne peut que consentir à ce choix. Hamid est un vétérinaire, plutôt silencieux, il ne cherche jamais à contrarier sa mère, ni son épouse Yasmina d'ailleurs. En effet, la première est dotée d'un fort caractère et l'autre, assez similaire à lui, est plutôt soumise et obéissante. À l'image de Jean, Hamid est du genre timide et passe son temps entre le travail et la maison. Il laisse un testament qui stipule que sa femme, sa fille et son fils auront des parts réparties équitablement négligeant, par-là, la jurisprudence musulmane (deux tiers de l'héritage pour le garçon et un tiers pour la fille) : *«J'avais partagé mon héritage en trois parties égales. Une pour mon épouse. L'autre pour Kamel. La troisième pour Leïla.»* (Boujedra, 244 : 2007). Ce geste a mis Kamel, son fils, très en colère. Hamid, digne héritier de la culture française, veut ainsi rendre indépendantes les femmes de sa petite famille en ne comptant sur personne, encore moins sur Kamel, cardiologue réputé, mais aussi l'un des plus grands trafiquants de stupéfiants du pays.

Jean-Gabriel Offroy révèle dans son article sur les prénoms que celui de Jeanne représente l'affirmation d'une culture, en particulier après la seconde guerre mondiale qui ravive l'esprit nationaliste et dit à ce sujet que :

«À la fin de la Seconde Guerre mondiale, on voit apparaître les Marie-France et les Françoise, les Jeanne, les Marie et les Mireille, dans un mouvement d'identification à la culture française. On note aussi l'apparition de prénoms anglophones, hommage aux libérateurs, et peut-être désir de s'intégrer à une société plus internationale. [...] Pendant longtemps, le choix du prénom manifestait d'abord le désir d'intégrer l'enfant dans sa communauté.» (Offroy, 91 : 2001)

Ce choix de prénoms reflète le désir de renforcer les liens avec l'identité nationale, qu'elle soit française ou algérienne, après une période marquée par les conflits et l'occupation. Ces prénoms traditionnels, comme Jean, Jeanne ou encore Michelle, évoquent une certaine nostalgie pour les valeurs et les symboles associés au pays et à la culture qui s'y réfère. De plus, Jean semble choisir le prénom de Jeanne, féminin de Jean, pour nommer sa fille, dans l'espoir de revendiquer sa filiation, sa continuité, sa descendance : ainsi quand Jeanne, fille de Jean,

changera de nom de famille après son présumé mariage, elle gardera le lien avec son père à travers ce prénom commun.

Contrairement à Kader, Rac et Mic, Ali surnommé Zigoto a droit à un alias, non à un diminutif. Cet alias de Zigoto fait référence à une personne peu intelligente, voire simple d'esprit. Cependant Zigoto à également le sens de ce qui bouge, du zigzag, on y lie de la sinuosité et de l'irrégularité. Ainsi que le décrit l'auteur Rachid Boudjedra, Zigoto est un personnage qui se cherche, hanté par la guerre, il erre et s'interroge. C'est un inadapté social fasciné par les marginaux. Zigoto exprime un certain racisme teinté de discrimination et de marginalisation vis-à-vis des nains et des Juifs (minuscules, petits, sans importance, *Youdis*) «*Si j'avais eu un quelconque pouvoir, j'aurais éradiqué tous ces éclopés, nains, myopathes, cul-de-jatte, handicapés [...] je dis au nain : "Bois, connard, c'est moi qui paye" il disait : "merci Commandant ! Merci Commandant !"*» (Boudjedra, 78 : 2007). Bien qu'en proie à la violence, Zigoto recherche amour et affection. Suite à la guerre, il doit faire face à des troubles psychologiques et à une recherche identitaire, une quête de soi tortueuse et un cheminement en zigzag l'attendent. C'est ainsi que le surnom de Zigoto semble s'imposer au personnage de Ali. Son surnom est à son image durant cette guerre d'indépendance, de libération, mais aussi de séparation et de distinction entre algériens, français, harkis et pieds noirs.

5. Identité culturelle

Les identités culturelles collectives sont dynamiques et sujettes à des changements continus, résultant de processus complexes d'interaction, d'adaptation et de transformation. Cette perspective remet en question les visions essentialistes et figées de l'identité culturelle, mettant en avant sa nature fluide et ses multiples dimensions. Le *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* caractérise ainsi les identités culturelles collectives :

«Les identités culturelles collectives ne sont, pas plus que les identités individuelles, un donné stable, un attribut permanent d'un groupe ou d'une société (courant culturaliste) : en tension perpétuelle entre continuité et rupture, elles se modifient par intégrations successives, abandon et appropriation.» (Ferréol et Jucquois, 158 : 2003).

Si nous transposons cette définition au choix des prénoms, nous pouvons déduire que ce choix s'appuie sur plusieurs facteurs à savoir la religion, les changements historiques et le contact culturel.

Nous notons aussi dans l'article «Psychologie sociale et relations intergroupes» l'importance du contact culturel dans la construction et la clarification des identités : «*Les identités ne peuvent devenir explicites que dans le contexte de comparaison et [...] le contact culturel est le mécanisme sociologique principal qui permet cette comparaison*» (Azzi et Klein, 77 : 1998). On y souligne également que les identités deviennent explicites lorsqu'elles sont mises en perspective avec d'autres cultures et que le contact culturel est le principal moteur de cette comparaison. En d'autres termes, les identités multiples dans le texte de Rachid Boudjedra s'annoncent avec les prénoms des personnages-narrateurs. Ces derniers révèlent la présence de deux cultures juxtaposées : algérienne (Nabila, Yasmina, Sidi Mohammed, Kamel, Leïla, etc.) et française (Jean, Jeanne, Michelle, etc.) créant ainsi différents rapports et liens entre les personnages.

6. Le rôle des prénoms dans la reconnaissance d'une identité culturelle

Bourdieu souligne que le simple fait de porter un nom ou de parler une langue particulière ne suffit pas à déterminer l'identité ethnique d'une personne. *«ils veulent alors être appelés Arabes parce qu'ils parlent l'arabe et portent un nom arabe. De là, sans doute, ces mutations onomastiques survenues au cours du temps. Aussi faut-il se garder de conclure de l'identité onomastique à l'identité ethnique»* (Bourdieu, 76 : 1985). En d'autres termes, les individus qui parlent l'arabe et portent des noms arabes peuvent choisir d'être identifiés comme tel en raison de leurs caractéristiques culturelles, tout comme ils peuvent décider d'être identifiés comme Français, ou autre, en raison d'autres caractéristiques qui peuvent parfois être liées à une double culture. C'est le cas, par exemple, du personnage de Kader, surnom donné par les français pour désigner le prénom Abdelkader. Cependant ce personnage demeure identifiable comme étant arabe, un arabe de France.

Concernant la double culture, nous avons l'exemple du couple mixte Rac et Mic qui ont fait le choix d'un surnom qui n'est ni algérien, ni français. Tels Tic et Tac, les deux tamias de Walt Disney, Mic et Rac font la paire. Apparenté à une onomatopée, ce diminutif semble vouloir symboliser le couple ou la paire, ils sont égaux car rien dans leur prénom ne distingue le féminin du masculin. Ainsi, les mutations onomastiques ne doivent pas être interprétées de manière simpliste comme des indicateurs directs de l'identité ethnique. Les prénoms ne sont pas les seuls repères de l'identité, la langue détermine aussi la différence culturelle.

Le personnage de Sidi Mohammed est, quant à lui, constitué d'un préfixe honorifique, celui de Sidi. C'est une marque de respect, une sorte de titre honorifique pour désigner le patriarche, un père, un grand-père ou un ancien qui règne sur toute une famille ou une tribu. Sidi Mohammed est affublé de deux titres de respects, d'une part nous retrouvons le Sidi, de plus il y a également le prénom Mohammed qui est celui du prophète de l'Islam, un des prénoms les plus répandus dans le monde. Son prénom n'a nullement été contracté en Moh ou Momo, il n'est pas lié à une double culture et le respect qui lui est dû transparaît à travers son prénom.

Rachid Boujedra nous dépeint, dans le roman *Hôtel Saint-Georges*, les deux petits-enfants de Sidi Mohammed à travers les personnages de Kamel et Leïla. Kamel désigne la perfection, ou ce qui est complet et entier. À l'image de son prénom, Kamel est l'enfant prodige, la fierté de sa famille, il réussit ses études et tout ce qu'il entreprend. À contrario, sa sœur n'est pas appréciée par leur grand-mère, malgré sa réussite.

«Elle [sa grand-mère] parce que je lui ressemblais. Peut-être. Elle était laide. Noiraude avec une peau comme sale. Un gros nez. Des traits gras. Un corps débordant de partout. J'avais la même peau, le même nez, les mêmes traits. Sauf que j'étais maigre comme une sauterelle [...] Si j'ai passé une dizaine d'années à chercher, à démêler l'écheveau de cette saloperie familiale une fois ma vie personnelle rangée, c'était pour comprendre les raisons d'un supplice que j'ai enduré pendant toute ma putain d'adolescence et une partie de ma jeunesse, ma putain d'enfance livrée à l'ogresse nègre ...» (Boujedra, 52/53 : 2007).

Leïla endure un enfer pendant toute cette jeunesse auprès de sa grand-mère, au même moment, son frère vit un paradis sur terre, choyé par sa famille. Leïla est un mot d'origine arabe qui signifie nuit. Comme nous pouvons le découvrir dans cette citation extraite du *Dictionnaire du Diable et de la démonologie*, Leïla tire ses origines plus anciennes du nom Lilith :

«Issu probablement du polythéisme assyro-babylonien, *Lilitou* et *Ardat Lili*, Lilith est traduit (Isaï 34, 14) par "Spectre de la nuit" [...] Dans la doctrine rabbinique, elle est le démon nocturne par excellence. Une tradition en fait la (première) femme d'Adam, mère de mauvais esprits» (TONDRIAU et VILLENEUVE, 111 : 1968)

Leïla a donc une connotation négative de part ce qu'elle représente des peurs nocturnes comme les spectres, les démons, les mauvais esprits. Cependant Leïla, selon la tradition judaïque, représente aussi cette femme qui se veut l'égale de l'homme, celle qui contrairement à Eve, n'a pas été extraite de la côte d'Adam, mais celle qui a été créée en même temps que lui. Le personnage de Leïla crie sa féminité, a cette soif de liberté et de reconnaissance, c'est ce qui définit son identité culturelle.

Conclusion

Les noms, les prénoms et la langue sont considérés comme des marqueurs d'identité. Le roman *Hôtel Saint-Georges* de Rachid Boudjedra permet justement d'explorer ce qui lie toute langue à une identité, mais aussi à un nom. Le roman est écrit dans la langue de l'autre. Cette dernière est perçue comme un «butin de guerre». Elle symbolise à la fois l'altérité et la domination que l'on retrouve entre le colonisé et le colonisateur, et plus particulièrement ici entre l'algérien et le français. Les différents points de vue des protagonistes algériens et français démontrent l'importance de la langue dans la construction identitaire et culturelle. La dénomination des personnages est aussi le reflet d'une appartenance et d'une perception identitaire. Le rapport d'altérité se reflète également dans le contact des langues, entre arabe et français, dans le roman. Les prénoms et les surnoms chez Rachid Boudjedra déterminent l'appartenance à une culture, algérienne soit-elle ou française. Néanmoins, ils ne sont pas les seuls marqueurs de cette identité. La langue joue aussi un rôle crucial dans cette identification.

La nomination des personnages et leur langue introduit l'identité culturelle de chaque personnage. De ce fait, le roman ne se limite pas au simple acte de la communication. En effet, la dénomination et la langue sont liées à l'identité individuelle et collective des différents protagonistes. Une histoire identique est ainsi racontée différemment en fonction du point de vue du personnage-narrateur doté d'une langue, d'une culture et d'une identité propre.

L'identité culturelle est introduite dès la nomination des personnages. La manière dont les protagonistes sont perçus ou se perçoivent est influencée par leur nom, leur langue et donc leur appartenance ethnique et culturelle. Cette identité en devient un outil de résistance et d'affirmation de soi.

Il est important de souligner que le choix du lieu n'est nullement anodin. En effet la portée de l'hôtel Saint-Georges à Alger est symbolique. C'était le lieu de rencontre des artistes et des intellectuels de l'époque, qu'ils soient français ou algériens. Ce microcosme, haut lieu de distinction, n'est donc pas représentatif de l'ensemble de la société algérienne. L'auteur tente ainsi d'insérer un espace de communication entre les différentes cultures et identités tout en les confrontant les unes aux autres. Par ce procédé, le lecteur est amené à visualiser la complexité des relations interculturelles. Ainsi le rôle d'une langue ou d'un nom prennent tout leur sens dans le décryptage d'une culture et d'une identité.

Références bibliographiques

- AZZI, Assaad et KLEIN, Olivier, (1998), *Psychologie sociale et relations intergroupes*, Paris, Dunod.
- BENDJELID, Fouzia, (2012), *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab Editions.
- BOUDJEDRA, Rachid, (2007), *Hôtel Saint-Georges*, Oran, Dar El Gharb. (Éditions Grasset & Fasquelle, 2011).
- BOURDIEU, Pierre, (1985), *Sociologie de l'Algérie*. PUF, 7ème éditions, Paris.
- FERREOL, Gilles et JUCQUOIS, Guy, (2003), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin.
- FOREST, Philippe, CONIO, Gérard (2005), *Dictionnaire fondamental du français littéraire*, Paris, Seine.
- HAMON, Philippe, (1972), « Pour un statut sémiologique du personnage », in, *Littérature*, n°6, 1972. Littérature, pp. 86-110.
- Larousse en ligne : [<https://urlz.fr/qhTw>] consulté le 12 avril 2024.
- OFFROY, Jean-Gabriel, (2001), «Prénom et identité sociale. Du projet social et familial au projet parental», in, *Spirale*, Vol. 3 (N° 19), pages 83 à 99. [<https://urlz.fr/qhTy>] consulté le 20 février 2024
- SIGURET, Françoise, (1993). «Saint Georges ou les Métamorphoses.», in, *Études françaises*, Vol. 29, N°2, PP. 11-25. [<https://urlz.fr/qhTz>] consulté le 8 avril 2024.
- TONDRIAU, Julien, VILLENEUVE, Roland, (1968), *Dictionnaire du Diable et de la démonologie*, Belgique, éditions Gérard & C°, Verviers.
- VAXELAIRE, Jean-Louis. (2009) «Lexicologie du nom propre et onomastique», in, *Nouvelle revue d'onomastique*, N°51, pp. 301-315. [<https://urlz.fr/qhTA>] Consulté le 12 avril 2024.

Biographies des auteures

Naima MERDJI, maîtresse de conférences au département de français de l'Université Abdelhamid Ibn Badi de Mostaganem, est spécialiste en littérature, option sciences des textes littéraires. Elle a enseigné cinq ans à Chlef avant de rejoindre l'Université de Mostaganem en 2019.

Mekia BENNAMA, maîtresse de conférences au département de français de l'université de Mostaganem, est spécialisée en littérature. C'est son amour pour le roman policier et la romance qui l'ont menée vers cette spécialité. Elle a enseigné au collège pendant six ans avant d'intégrer l'université de Chlef en 2013 puis l'université de Mostaganem en 2018.